Journal des anthropologues
Association française des anthropologues

82-83 | 2000
Anthropologie des sexualités

Langue et représentations sexuelles ou sociales

Language and Sexual or Social Representations

Tassadit Yacine

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jda/3354>

DOI : 10.4000/jda.3354

ISSN : 2114-2203

Éditeur

Association française des anthropologues

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2000

Pagination : 195-213

ISSN : 1156-0428

Référence électronique

Tassadit Yacine, « Langue et représentations sexuelles ou sociales », *Journal des anthropologues* [En ligne], 82-83 | 2000, mis en ligne le 01 décembre 2001, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/jda/3354> ; DOI : 10.4000/jda.3354

Ce document a été généré automatiquement le 30 avril 2019.

Journal des anthropologues

Langue et représentations sexuelles ou sociales

Language and Sexual or Social Representations

Tassadit Yacine

Le français m'est langue marâtre.
Quelle est ma langue mère disparue,
qui m'a abandonnée sur le trottoir
et s'est enfuie ?

Assia Djebar

Hier, il m'est venu à l'esprit que si je n'avais pas toujours aimé ma mère comme elle le méritait et comme j'en étais capable, c'est uniquement parce que la langue allemande m'en a empêché. La mère juive n'est pas une « Mutter », cette façon de l'appeler la rend ridicule [...] ; nous donnons à une femme juive le nom de mère allemande, mais nous oublions qu'il y a là une contradiction qui s'enfonce d'autant plus profondément dans le sentiment. Maman serait préférable, s'il était possible de ne pas imaginer Mutter derrière.

Kafka

- 1 *La langue n'est pas seulement un système de signes, elle a une action directe dans la vie des hommes. Les mots peuvent être source de vie comme de mort.*
- 2 Il est en effet reconnu, dans la tradition, que la langue a un effet magique sur les personnes. On maudit, on bénit, on protège, on excommunie avec de simples mots :

Je n'ai jamais pu me débarrasser de cet envoûtement magique du langage. Lorsqu'un camarade me dit « Que tu crèves », j'ai froid à la nuque et je pressens l'horreur de la mort. Lorsqu'on me dit « Que la maladie te prenne ! », je me sens défaillir déjà. Comme si, loin d'être un outil transparent, le langage participait directement des choses, en avait la densité (A. Memmi cité par J. Arnaud, 1986 : 108).

- 3 *La langue n'est pas neutre, puisque cette dernière est désignée, selon les cultures, par le féminin ou le masculin. En arabe et en berbère¹, on dit : il parle la française, l'anglaise, etc. Ce qui place d'emblée le locuteur dans une position déterminée et différenciée au niveau du genre. Emprunter la langue de l'autre, c'est forcément s'introduire dans son environnement social, mental, culturel mais aussi intime.*
- 4 Dans des situations de crise, l'acquisition de la langue de l'autre est à l'évidence une quête d'altérité, passage obligé de la quête d'identité. Mais le nœud repose sur le fait que la langue subit une transmutation selon que l'on se situe dans tel registre ou tel autre : le locuteur est homme ou femme dominant ou dominé, homosexuel ou hétérosexuel. Il est surtout dépendant du champ sémantique de la langue qu'il utilise. En arabe la langue est féminine, en français elle est masculine. La langue change de représentation selon la langue et selon les conditions sociales et mentales elles-mêmes liées au moment d'expression et aux conditions historiques de son acquisition. Si le français est colonial pour un Algérien, il évoque, en revanche, le romantisme, l'amour pour un Espagnol. La langue espagnole est vécue par certains Algériens comme une langue d'amour, d'affection, elle est forcément barbare pour ceux à qui elle évoque des moments difficiles de leur histoire.
- 5 S'approprier la langue de l'autre ne serait pas sans lien avec la possession symbolique de l'autre, de son corps. Il est en effet courant que dans presque tous les romans maghrébins le protagoniste (masculin) essaie de séduire la Française ('rumina, tarumit) langue et femme confondues. Il n'est pas rare de lire des déclarations d'auteurs où la langue est jouissive (Khair Eddine) par opposition à la langue maternelle ou celle du « Père » (arabe classique) qui est marquée par l'interdit et la pudeur.
- 6 *L'écrivain qui a été au plus profond de la description et d'une forme d'auto-analyse est sans conteste, Abdelkebir Khatibi qui montre dans Amour bilingue la relation intimement liée de la langue et de l'amour (Khatibi, 1983). Le protagoniste ne sait plus qui est l'objet de son amour : est-ce la femme en la langue ou la langue en la femme ? La relation entre les deux est dialectiquement liée. La possession, au double sens du terme, parce qu'elle est intellectuelle mais doublée d'une relation physique, est rendue par la possession d'un corps par un autre, corps physique mais aussi corps social. Les corps ne font que matérialiser les langues des agents.*
- 7 La représentation de cette relation prend les apparences d'une relation hétérosexuelle. Mais est-ce vrai dans les arcanes du protagoniste ? La relation hétérosexuelle peut être aussi une forme de ruse pour masquer une relation homosexuelle occultée ou refoulée dans la mesure où, dans l'inconscient maghrébin, posséder une femme relève d'une extrême banalité : mais l'acte suprême étant de posséder un homme. Dans tous les cas (en particulier dans les sociétés patriarcales) avoir une femme, c'est aussi posséder les hommes qui lui sont proches (le père, le frère, le mari).
- 8 Posséder le français, c'est donc posséder la langue mais inconsciemment l'homme, s'affronter à lui, lui faire l'amour qui n'est que l'envers de lui faire la guerre. Corps à corps, image suprême de la fusion amoureuse, se dit aussi de son contraire le corps à corps de la guerre. Malek Haddad précise qu'il n'écrit pas en français, mais « le Français », Français homme, Etat, ordre, droit... On peut mettre tous les termes qui peuvent en effet rappeler la domination sous sa forme masculine.
- 9 La colonisation est donc masculine, puisqu'elle représente l'ordre et, bien sûr, la Loi : entendez loi du père, de l'autorité mais par-delà la loi de la répression et de la dictature comme l'énonce en un endroit Assia Djebar :

Le verbe français qui hier était clamé, ne l'était trop souvent qu'en prétoire, par des juges et des condamnés. Mots de revendication, de procédure, de violence, voici la source orale de ce français des colonisés (1985 : 241).

- 10 Ce lien avec la langue est vécu sur le mode de la représentation sexuelle au niveau intime et du duel au niveau communautaire (acquérir la langue de l'autre suppose aussi livrer bataille à l'autre). Cette vision est à la fois semblable et différente pour les femmes. Les principes masculins et féminins rebondissent ici pour mettre en exergue l'opposition drastique qui oppose les dominants et les dominés.
- 11 Malgré la réticence des sociétés à accepter la langue de l'autre pour ses dominants, on trouve cependant de nombreux mariages mixtes.
- 12 Il est commun que les hommes prennent femme dans la société et la culture dominantes, ce qui pourtant paraît à tout le moins illogique dans des sociétés fortement marquées par le code de l'honneur. Je prends à dessein le choix du verbe prendre dans ce contexte car il est la traduction littérale de l'arabe parlé xda (prendre mais aussi épouser, adhérer, léser, avoir, tromper), lui-même lié au berbère agh qui signifie : épouser, prendre, acheter, avoir (au double sens du terme), faire l'amour. Le terme tawaghrit (substantif) : le fait d'être acheté, pris, signifie catastrophe. Il en est de même de son synonyme lwexda (en arabe populaire et en kabyle) : A lwexda issaren aqelmum ar idaren : Oh ! quelle catastrophe, le capuchon est mis aux pieds. Lwexda, ce qui a été pris, ravi, possédé, etc.
- 13 Prendre femme ne peut pas ne pas rejoindre la conception indigène de posséder à tous les sens du terme. Il est vrai que l'on ne peut s'approprier la langue, quel que soit le statut de cette langue mais ce qui compte c'est l'investissement en elle et non les droits réels ou supposés. Cette affirmation est vraie dans l'absolu et peut être valable en toute situation. Qu'est-ce que posséder un bien personnel ? Comme toute propriété elle peut être abstraite – c'est-à-dire contestée par le moi profond – comme elle peut être effectivement acceptée, intériorisée, assumée subjectivement mais objectivement refusée.
- 14 Il en est de même de la relation entre la langue et la femme, qui ne doit pas être abordée dans ce qu'elle devrait être mais dans la manière avec laquelle elle est perçue, reçue et surtout symboliquement représentée. Le caractère légitime d'une langue est dicté par la situation sociale et politique. Une langue « nue », hors de son contexte politique, social, culturel est effectivement neutre. Ce n'est donc pas la langue en elle-même et par elle-même mais ce qui la caractérise en profondeur et qui, souvent, échappe à ses locuteurs, en particulier la dimension symbolique.
- 15 Dans ce cas, la tâche d'un anthropologue, n'est-elle pas de comprendre le pourquoi et le comment des choses ? Si les êtres humains souffrent, c'est parce qu'il y a un nœud que les lois n'expliquent pas. Seul le stock symbolique spécifiquement individuel (même si l'individu partage le code collectif) peut nous en fournir les clés de compréhension.
- 16 La langue associée à la femme est au fond perçue comme un gain, une victoire, un « butin de guerre » selon Kateb Yacine, elle est « un instrument de libération » pour Mouloud Mammeri et Malek Haddad, ce qui signifie qu'ils ont conscience d'être, telles des femmes, symboliquement cloîtrés. La libération attendue ne peut provenir que de l'autre, de sa langue (représentation masculine du monde) qui, à l'instar des femmes, peut les délivrer des chaînes de la tradition. Ces attentes de la libération de soi par l'autre caractérisent les paradoxes du dominé au dominant.
- 17 *La complexité des situations contribue à ce que le statut de la langue épouse celui de l'agent. Si, pour beaucoup, la langue arabe, savante, dominante, expression de Dieu est masculine parce qu'elle*

représente la loi, pour Kateb, elle est non seulement femme, mais de plus, la plus féminine des femmes puisqu'elle est vierge, en « friche » : « La langue arabe est une langue sacrée, il faut la désacraliser et pour cela, il est nécessaire de la violer. Tant qu'elle reste sacrée, elle est comparable à une vierge qui n'a pas été pénétrée par l'homme² ».

- 18 Jacques Derrida (bien que ne partageant pas cette opinion) a pourtant qualifié la langue de putain, la putain de langue, dit-il, à plusieurs moments en un discours oral³. En ce sens ne rejoint-il pas, du même coup, les poètes en langue populaire pour qui la langue est inévitablement associée à la femme ?
- 19 Langue et femme sont donc à « posséder » en ce qu'elles font parties intégrantes des biens symboliques.
- 20 Le terme de putain est peut-être celui qui peut élucider le mieux le rapport à la langue, langue convention de signes mais langue chargée de représentations sociales et symboliques. Dans le premier cas, notons un paradoxe au niveau de la pure forme qui peut éclairer tous les autres. Dans les petits villages de l'intérieur (en Algérie) ne disait-on pas la putaine comme pour rendre féminin le terme⁴. Un corps de femme abrité par une forme masculine, comme si la femme (la putain) ne peut exister que par rapport à l'autre, c'est en fait le mâle qui en fait une putain. Qualifier la langue de putain renvoie en premier lieu à une catégorie de femmes bien précise qui n'a d'existence que par le commerce de son « sexe ». Sexe réifié que l'on achète et que l'on vend. C'est l'homme qui achète la femme, c'est lui qui paie, et du coup, manifeste une supériorité à celui qui offre. Mais les effets de cette transaction (ayant toutes les apparences d'une transaction commerciale, ne dit-on pas avoir commerce) ne sont pas visibles car non avouables par ces acheteurs si particuliers. Dans la pratique, même si le rapport de force est en faveur du dominant (celui qui paie a un pouvoir, le pouvoir que lui confère l'argent ; ne dit-on pas dans ce cas : je vais me la payer ?) il ne l'est qu'en partie dès lors que ce dernier est en réalité dépendant – sexuellement – de son dominé.
- 21 La putain est un terme péjoratif qui est associé à la ruse dans son sens négatif de tahraymit. Une prostituée est dite fille du péché (yelli-s lehrām/yellis lehlal). On peut se demander pour quelle raison une personne de basse condition, marginalisée puisse avoir la capacité de tromper, donc de faire peur. La réalité, c'est qu'en la putain, c'est une dimension de l'homme, de sa virilité (la dimension occultée, refoulée) qui s'exprime au contact du corps de l'autre (et donc grâce à son corps, un corps libre détaché des lois sociales « ordinaires ») et qui, du coup, se retrouve dépendant – momentanément – du dominé. Il s'opère ainsi une inversion des rapports de force et de toute la vision du monde de celui qui reçoit par opposition à celui qui donne. Aussi comprendra-t-on l'insulte – empreinte de mépris voire même de haine – proférée à l'égard des prostituées qu'on appelle « donneuse » (tettak, ou attaya en arabe) et plus méprisant encore le donneur (attay) mis pour l'homme, non seulement homosexuel mais « prostitué », ce qui constitue une grave insulte à l'ordre. Car le donneur disqualifie symboliquement les hommes en les ravalant au rang de femme. Le donneur renvoie aux autres hommes l'image d'une femme négative.
- 22 Cette forme particulière de don (du sexe hors de la relation amoureuse proprement dite) n'obéit pas à la logique habituelle du rituel. Le don n'est pas suivi du contre-don. Il n'y a pas de durée entre celui qui donne et celui qui reçoit. Le contre-don n'est ni différé ni différent. Le donneur est payé immédiatement (en argent). Il est par ailleurs étonnant que celui qui donne soit si mal perçu, car sans doute révèle-t-il la dimension négative de celui qui consomme.

- 23 L'insulte (le donneur) constitue une autre manière de lui faire payer symboliquement le fait de mettre en évidence le revers de la médaille, ignoré de tous. Celui qui donne met à nu le dominant.
- 24 Que signifie donc cette langue putain ou cette putain de langue ? Peut-on entendre par là le caractère séducteur et donc maléfique de la langue. L'intellectuel a été séduit (tel l'amoureux de Esmeralda) et entraîné vers des rivages lointains, hors de son territoire naturel de langue, de racines, pour un ailleurs dont il n'arrive pas à saisir les contours. Langue qui a sans doute précipité l'intellectuel dans l'abîme d'un corps autre mais devenu sien par la force des choses et la force de la langue. La langue de l'intellectuel fait ici corps avec son corps, c'est une formidable armure même s'il n'arrive pas à s'incorporer la langue, celle qu'il dote du statut de langue par excellence. C'est peut-être cela ce désir lancinant d'épouser la langue, qui n'est qu'une représentation de la langue. Y a-t-il une langue ? Mais en réalité en la langue c'est une quête d'amour, un vide, trop important qu'aucun mariage de raison n'a pu emplir. Seule la raison d'amour permettra au naufragé de refaire surface et de subir une transformation ontologique de l'homme. C'est peut-être là que réside le regret de l'auteur, mais il faut reconnaître que cette putain de langue lui a fourni un autre espace qui l'a mené loin dans les contrées sauvages, des espaces de langues et de civilisations. Aussi la langue de l'auteur est désormais sienne, sa putain qui le prend et, du coup, le perd, l'entraîne là où il ne peut être que seul face à lui-même. Langue qui abuse de vous et dont on peut abuser à coup sûr... mais qui enchaîne, enlace et dont on ne peut se séparer, car elle est liée à l'existence et lui donne un sens. Est-ce cela la putain de langue ? Putain sans doute parce qu'illégitime, parce que personnelle, destinée à la consommation mais cependant si singulière dans sa solitude. Langue de jouissance en amour, jouissance d'un corps vivant mais la jouissance se dit aussi quand il y a mort. On a la jouissance d'un bien après le décès de quelqu'un. La jouissance dans ce cas est un fruit que l'on cueille sur un arbre poussé sur une tombe. Amour avec un goût âcre de mort. Or l'auteur du Monolinguisme de l'autre en traitant la langue de putain la rend responsable de cette amère frustration :
- [...] Est-ce qu'on peut se tuer à aimer dans cette langue ? C'est bien ma veine ; c'est toujours comme ça et ça n'arrive qu'à moi ; il a fallu que je tombe sur cette langue et que j'en aie qu'une et que je m'y accroche comme un noyé, moi qui ne suis pas français (mais si, mais). Comment veux-tu trouver le temps juste avec cette putain de langue ? Comment veux-tu l'épouser ? Et la faire chanter ? (Derrida, 1980 : 171).
- 25 Peut-on affirmer qu'il en est de même pour tous ? Qu'en est-il de la relation entre les femmes et la langue ?
- 26 Sans vouloir généraliser, disons que dans les limites de l'observation et des lectures, cette relation est beaucoup plus complexe. Je m'appuie sur Assia Djébar dont le point de vue développé dans sa prose me paraît traduire mon expérience de terrain. L'allusion à la domination coloniale est inévitable en ce qu'elle permet sans doute de régler une dette, préalable à toute libération. En tant que dominées, les femmes sont peut-être davantage fondées à se démarquer – symboliquement – de l'autre.
- 27 Assia Djébar compte parmi les premières intellectuelles à assumer (en apparence) sa francité et ne manque pas de mettre en évidence cette situation dramatique où l'apprentissage de la langue s'accompagne tragiquement de la mort des siens :
- Cette langue était autrefois sarcophage des miens, je la porte aujourd'hui comme un messenger transporterait le pli fermé ordonnant sa condamnation au silence, ou au cachot (1985 : 244-245).

- 28 La langue est en effet signe de la perte, de l'absence et de la mort.
- 29 Le champ de bataille est transposé, la langue permet de passer du terrain politique au domaine affectif. N'ayant pas eu un rôle effectif durant la guerre (au sens de reconnu pour celles qui ont effectivement participé), les femmes se réfugient dans la résistance. Résistance du corps de la femme incarnant le territoire, en particulier dans l'exil. Le français (homme, langue) n'est pas ce lieu d'amour mais un lieu où va s'organiser une résistance symbolique. La confrontation à l'autre réactualise ainsi le conflit historique. L'agent devient porteur de l'histoire des ancêtres, il est implicitement leur porte-parole. Cette culpabilité provient du fait qu'elles sont sorties du groupe grâce à une faille (accompagnée d'une défaillance masculine), une brèche laissée ouverte par un vaste champ de bataille réel et symbolique. D'un côté, on enterre les morts, de l'autre, on s'oriente vers le chemin de la vie tracé par celui qui vient de tuer. Est-il possible dans ce cas (et seulement dans ce cas) de nouer une relation affective ?
- Langue installée dans l'opacité d'hier, dépouille prise à celui avec lequel ne s'échangeait aucune parole d'amour (ibid.).
- 30 En cette situation particulière l'apprentissage de la langue devient une obligation, une cohabitation sans laquelle on ne peut survivre tel un mariage conventionnel :
- Je cohabite avec la langue française : mes querelles, mes élans, mes soudains violents mutismes forment les incidents d'une vie ordinaire de ménage. Si sciemment je provoque des éclats, c'est moins pour rompre la monotonie qui m'insupporte, que par conscience vague d'avoir fait trop tôt un mariage forcé (ibid. : 239).
- 31 Les femmes formées dans la langue de l'autre, peuvent-elles pour autant partir en guerre contre ceux-là mêmes qui ont assuré leur promotion ? Assurément non. L'honneur de la tribu, la revanche passent par d'autres canaux, entre autres celui de rester soi-même, évitant ainsi son annexion-agrégation totale à l'autre tout en tentant une intégration forcenée dans la mesure où c'est la seule possibilité de survie. Aussi restent-elles sur une éternelle « défensive » au niveau intime. Cette résistance inexploquée traduit la rupture sociale et mentale importante avec la tribu.
- [...] La langue française, corps et voix, s'installe en moi comme un orgueilleux préside... (ibid. : 241).
- 32 L'écrivain et historienne, de surcroît, ne peut éviter de replacer ce terme à ce qu'il fut dans le passé. Le presidio espagnol était juché sur le peñon d'Alger avec une garnison permanente qui assurait la surveillance des côtes évitant la pénétration ottomane. Mais la métaphore du presidio est éloquente car elle évoque cette pénétration, cette occupation qui ne va jamais loin dans les terres, au cœur de l'humanité algérienne. Le presidio est un moyen de couper sans relier, sans annexer. Il empêche la pénétration d'autrui mais reste à la frontière, à la marge du territoire, de ses hommes. Le presidio protège d'un ennemi et sert de bouclier. La métaphore du presidio militaire espagnol évoque avec force les protections dressées pour décourager la convoitise ou le regard indiscret d'un rival en poésie orale. Ces forteresses sont représentées par une ceinture de ronces, de lauriers roses, d'asphodèles dont l'amant sépare son aimée du monde extérieur. Mais, ici, c'est la langue, représentation d'un corps, d'un esprit, d'une voix qui tel un djinn pénètre, envahit l'île. Mais ce n'est qu'une première étape celle de la prise, dans une seconde étape, il s'agit de poursuivre la quête en conservant sa proie. Du coup, l'intéressée monte, à son tour, la garde, elle fait barrage à toute éventualité de conquête, car elle possède le corps de l'occupée, en étouffant les langues primitives.

- 33 Insulaire, le préside est à son tour otage, piégé par son propre piège puisqu'il est doublement menacé : de l'intérieur et de l'extérieur, de l'amour de l'occupée et du rejet de celui qui peut provenir d'ailleurs. Occupant et occupé vivent sur une éternelle défensive.
- 34 *Pour cette raison non dite, les femmes n'évoquent pas la jouissance dont parlent leurs collègues hommes. « Langue installée dans l'opacité d'hier, dépouille prise à celui avec lequel ne s'échangeait aucune parole d'amour... » (ibid. : 240). Le français est libérateur mais elles n'osent pas le dire, le crier, car pour elles, inconsciemment – cela va de soi – l'acquisition de cette langue est liée à une mort symbolique de la langue des ancêtres, de leur culture et de la huma.*
- 35 Si l'on pousse plus loin l'analyse, comme pour les hommes, on se rend compte qu'il leur est demandé de se dévoiler (déchirer le voile intérieur), se mettre à nu devant le français. Les femmes se vivent dans ce cas comme une dernière parcelle du pays à conquérir.
Me mettre à nu dans cette langue me fait entretenir un danger permanent de déflagration (ibid.).
- 36 *C'est en somme le passage à l'acte en amour qui est perçu comme impossible, car illégitime dans la société d'origine. Dans les croyances populaires, on explique l'interdiction faite aux femmes de se marier avec un chrétien par le fait qu'elles risquent de condamner au feu de la géhenne quarante membres de leur communauté. Tandis que les musulmans se mariant avec des chrétiennes (et autres) donneraient la possibilité à ces dernières d'entrer en paradis avec quarante membres des leurs. On voit bien quelles chaînes les dominées sont tenues de briser si elles tentent d'accéder à une quelconque liberté. Taos Hamrouche (1975) relate avec force la relation impossible de son héroïne Aména (une Africaine, pour dire Maghrébine), intellectuelle kabyle, avec un intellectuel français⁵. Un couple ayant des affinités évidentes, une attirance physique réelle mais qui reste sur le mode platonique, car bloqué par une peur qu'il n'arrive pas à extirper. Le dominant est dominé par sa peur du dominé qui le domine par sa force intérieure, son courage, une Antigone authentique déclare-t-il en certains endroits. On voit bien que Aména, malgré sa culture française merveilleusement exprimée dans une langue aussi belle que parfaite, est restée, dans le domaine des sentiments une femme kabyle. Elle ne comprend pas que sa force, sa culture inconnue de Marcel Arrens puisse faire écran à une relation amoureuse. Elle a en elle, dit-elle, des fruits à profusion que l'autre ne sait pas cueillir, et on voit bien que posséder la langue ne suffit pas à comprendre la magie et l'ambiguïté de l'amour.*
- 37 Est-ce parce qu'Aména est restée profondément berbère ? Aurait-elle peur de se perdre dans son français en se laissant posséder par lui ? Ce qui suppose mourir à elle-même, à ce qui fait son identité, c'est-à-dire renoncer à son combat. Aména écrit et chante dans l'espoir de sauver l'héritage ancestral menacé. En se livrant à Arrens, elle livrerait symboliquement la tribu et deviendrait à ses yeux et aux yeux des siens la femme d'Untel. Ce serait la culture française de la Provence qui dominerait la culture berbère de Kabylie. Chacun des deux ayant le souci de sauvegarder son œuvre. L'ordre dominant impose aux femmes la conservation de l'« héritage » réel ou symbolique mais jamais sa détention : la loi tacite consiste à se préserver en préservant la communauté. Dans l'impossibilité d'intégrer une communauté, elles doivent rester intègres. Comme d'autres exemples observés dans la réalité, Aména et Arrens sont restés sur le mode de la contemplation d'une relation purement mythique.
- 38 Une enquête en cours me confirme cette difficulté des Algériennes (ayant perdu leurs pères pendant la guerre d'Algérie) à faire le pas vers l'autre (le Français homme et langue) malgré une très forte attraction. Se donner à l'autre, ce serait, pour elles, une manière de

céder, de se rendre et d'annuler le contentieux algéro-français. La relation avec l'autre n'est possible que si l'autre donne des gages de sympathie et d'amour envers le pays dominé « sinon, ajoute une jeune femme, je resterai coincée jusqu'à la fin des fins. Tout en ayant beaucoup d'amour pour lui mes sentiments sont dictés par la politique. Je ne peux aimer que quelqu'un qui, politiquement, partage mon point de vue ».

- 39 Cette autre, bien que vivant en France, travaillant avec un directeur de thèse français, considère cette langue comme instrument de travail et lorsqu'elle essaie d'exprimer de l'affection elle utilise une autre langue.

Déjà, dit-elle, en pratiquant le français je lui fais une concession, c'est à cause de lui que je me suis autorisée à vivre dans ce pays et à pardonner à la France coloniale ses crimes. Même dans ce cas, ajoute-t-elle, je ne suis pas passée par la voie normale, j'ai emprunté une langue spécifique. Ce n'est pas un français ordinaire, c'est un français spécifique. Quand je dis spécifique c'est clair, j'associe bien évidemment la langue à l'homme.

- 40 B. est mariée avec un Français, l'acceptation de l'autre est passée par la mort symbolique de son époux à la France, puisque le candidat au mariage a dû prendre la nationalité algérienne et, de plus, se convertir à l'islam et pratiquer l'arabe. L'époux de B. est devenu le fils du père défunt, comme s'il voulait payer la dette en devenant algérien, au niveau familial mais aussi national puisqu'il est chercheur et travaille pour faire connaître l'Algérie. Ces exemples montrent bien que la langue n'est pas neutre, elle est chargée d'affectivité et d'une longue histoire qu'elle soit singulière ou collective.

- 41 La langue est fondamentalement politique, en ce qu'elle constitue un bien symbolique : comme tout bien elle est convoitée, volée, possédée, échangée... Mais elle peut naturellement revêtir d'autres caractéristiques qui ont à voir avec la vie des hommes. Certaines affirment préférer les Canadiens, elles sont dans la langue française sans en être. La langue traduit un changement social, comme elle traduit, à coup sûr, une conversion mentale. Cette courte expérience dépasse largement ce cadre, on l'a vu plus haut avec Kafka qui pose clairement la relation entre la situation socialo-politique et la langue. Une langue peut en cacher une autre. Le vocable allemand appliqué à une Juive transforme la Juive en Allemande, comme le révèle la pratique d'alors. La lutte linguistique se retrouve un peu partout perçue uniquement sous couvert d'un rapport de force mais elle dépasse largement les rapports de pouvoir.

- 42 Denise (d'origine française mais ayant vécu dans des civilisations latino-américaines et maghrébines), dans un élan de colère et de résignation à la fois, déclare à propos de son fils (Colombien marié avec une Américaine) :

Tu te rends compte, mon fils ne parle plus sa langue (l'espagnol) : cette gringa (avec un étonnant mépris) a transformé mon fils, sa langue, sa culture et sa filiation. Je vais devoir converser avec mon fils dans la langue de sa femme. Elle en a fait un pantin, un serviteur...

- 43 Il est bien évident que, pour cette mère, il y a un espace de langue, d'affectivité qui maintient le lien avec le fils et, en réalité, au père défunt, dont Denise voudrait éternellement conserver le souvenir. Or, Denise n'a pas fait le deuil de son époux. Elle aimerait, par le biais de la langue, souder Roberto à son père et donc à elle, réunir la famille par le seul lien linguistique. L'espagnol – langue du père – devient canal privilégié attestant que l'époux est maintenu en « vie » sous sa garde. Ignorant tout des enjeux profonds, par la pratique d'une autre langue, la bru coupe tous ces liens.

- 44 L'île enchantée de Denise est soudainement perturbée, envahie, par cette étrangère, image d'« impérialiste », de surcroît, venue s'accaparer des espaces et dominer des populations. Denise s'identifiant en cela à son époux défunt s'identifie, du coup, à l'Amérique du Sud écrasée par la botte de l'Amérique du Nord. La langue et la représentation de la langue mènent beaucoup plus loin qu'on a tendance à le croire. La langue permet de changer de corps réellement ou virtuellement, d'espace, de culture et de civilisation.
- 45 Un jeune Tunisien vivant avec une Française et ayant depuis peu une liaison avec une femme du Maghreb croyait retrouver le Maghreb dans le corps de son amante. Il faisait en quelque sorte l'amour au territoire en son entier. Il était réintégré, disait-il, en intégrant le corps de l'autre. C'est d'ailleurs pour cette raison (la fonction de représentation intériorisée par les dominés), qu'il est difficile de céder. Le « donneur » a le sentiment de livrer l'essence même de ce qui constitue sa patrie, son patrimoine, sa culture, sa civilisation, ses ancêtres et sa famille.
- 46 Il en est de même d'un Français, lui aussi amoureux d'une Tunisienne (après avoir été pendant longtemps éphébophile), qui non seulement se remet à parler l'arabe mais qui est tenté, de surcroît, de « muer » sexuellement. Vers quelle destination l'entraînera cette jeune fille ? Si l'amour de A. pour B. passe la frontière des amours platoniques, il faudra bien qu'il se convertisse sexuellement s'entend, c'est-à-dire sortir de l'homosexualité. Cette conversion sur le tard ne va pas sans « désordre » psychique.
- 47 Cette réalité sexualo-affectivo-linguistique est plus courante qu'elle n'en a l'air, en particulier, dans l'univers des homosexuels où la rencontre de l'autre révèle aux hétérosexuels leur homosexualité.
- 48 *Abdelkebir Khatibi, dans Amour Bilingue, apporte un témoignage tout en nuance de ce rapport complexe entre langue et appartenance sexuelle.*
 Un jour – et c'est récent – il aima une femme, changea de sexe. Un sexe dans le sexe circoncis, sexe à langue, comme un serpent. De son anus, émergeait la figure d'un Dieu invisible. Il fut violé alors par la langue étrangère. Jeté à terre, il souffrait atrocement. Mais – sensation bizarre – il était derrière son violeur, non pas à son tour le pénétrant, mais il était le pénétré par la jouissance de la langue – son homosexualité fichée dans le dictionnaire du monde entier (1983 : 55).
- 49 La relation amoureuse devient dans ce cas (et lorsque le jeu de langue se mêle) une relation magique, un moyen de transformation des corps et des esprits. Si les groupes sociaux tentent de contrôler la sexualité (et les sentiments qui vont avec) c'est à coup sûr, parce qu'ils craignent les mélanges impossibles (comme on l'a vu avec le mariage de Chacal) entre le pur et l'impur...
 Traduire l'impur dans le pur, la prostitution dans l'androgynie, était une aventure, qui exigeait d'être vécue sans aucune réserve. Il errait de pays en pays, de corps en corps, de langue en langue (Ibid. : 30).
- 50 *Une véritable réflexion sur la langue ne peut pas mettre de côté les langues orales (arabe et berbère) qui sont les langues de l'affectivité originelle (de l'enfance : liée à l'amour et à la mort). La problématique soulevée, ici, – courageuse du reste – par Khatibi permet de prendre en considération le pluralisme culturel réel qui est le fait de presque toutes les anciennes sociétés dominées. L'auteur manipule deux langues savantes, incarnant l'apprentissage par le biais de l'école (même si l'arabe savant est plus que cela pour lui) qu'il essaie de marier, de mettre ensemble en les faisant coexister. Comme pour les femmes, Khatibi fait cohabiter deux langues. En la « bi-langue », le lecteur entend « bi-game ». Un homme pour deux femmes, un sexe pour deux femmes,*

en toute légitimité, sans déchirement ni division. Voilà le rêve de beaucoup : régner sans remous sur un monde féminin. Epouser deux langues pour un seul corps, pour un seul homme. Le souci de l'auteur n'est pas de faire reconnaître deux langues dans un espace déterminé : le Maghreb, la France, mais que l'on reconnaisse le statut de ces écrivains marquant une époque charnière de l'histoire avec leurs deux langues réunies, intimement liées, mêlées, car elles sont en eux, elles sont eux⁶. Tahar Ben Jelloun animé du souhait de faire reconnaître le pluralisme culturel en Europe déclarait que : étant élevé dans une double culture (à Tanger), il vivait sans difficulté dans une polygamie de cultures⁷. L'entrée dans la francophonie suppose l'acceptation de ce background indigène (qui est revendiqué sous sa forme élitiste et savante pour les arabisés et orale pour les berbérophones) associé à la femme du pays d'origine. Celle qui permet la visibilité dans l'espace occidental c'est la deuxième langue (la deuxième épouse), valorisée car valorisante.

- 51 *Comment évoquer la bigamie ou la polygamie lorsqu'on sait que cette institution permet d'autres pratiques sexuelles qui n'entrent pas dans le cadre de la légitimité. Il reste à définir, cependant, la place de femmes qui existent sans exister et qui, dans la pratique, assouviennent les besoins sexuels des hommes : la concubine, la favorite, la servante, l'esclave... qui ne semblent pas avoir de langue, parce qu'elles n'ont pas de corps (social en tout cas), ou n'ont-elles pas de corps parce qu'elles n'ont pas de langue reconnue ? C'est-à-dire d'être digne de figurer sur la scène publique. La création littéraire, image de la société, peu diserte, renvoie deux images de femmes, l'amante et la putain et laisse en reste ces êtres aux frontières des statuts sociaux, aux frontières de l'humanité peut-être.*
- 52 *Le créateur reflète, sans le penser en toute conscience, les mœurs de la société qui l'entoure avec ses différents rapports de force. On ne peut faire grief à Khatibi d'omettre les autres langues du Maghreb⁸ dont il reconnaît l'existence. Cependant dans ce texte qui évoque la langue et l'amour, même si ce n'est pas le propos de l'auteur, il y a tout de même une omission involontaire (inconsciente) qui révèle l'attitude consciente de tous les autres. Une langue muette et un corps qui apparaissent et disparaissent sitôt apparus. L'apprentissage de l'amour chez les adolescents livrés à eux-mêmes. Le corps et la langue ici évoqués n'ont d'existence que par ce qu'ils font partie du décor, le décor du paysage maghrébin, de sa civilisation ancienne mais qui reste en arrière-plan. Ce refoulé est représenté par la petite servante berbère, ce corps transparent, ce corps d'« essai », de putain privée (puisqu'il s'agit d'un bordel privé) qui apparemment n'a ni langue ni amour.*
- 53 *Le procès de la langue permet à l'analyste d'appréhender les niveaux de sédimentation caractérisant les structures sociales et par-delà mentales. Lorsque les écrivains maghrébins évoquent la langue, le problème de langue, son déchirement ils opèrent ce glissement signe d'une adhésion au système dominant, à sa vision du monde dominée par les langues savantes. A l'instar des arabisants qui emploient le mot de Langue (pour dire l'arabe savant), les francophones, sans en avoir conscience, agissent sur un mode similaire. Or, les Maghrébins sont élevés dans des langues orales et ce sont celles-là qui les ont bercés dans leur enfance et qu'ils pratiquent dans leur quotidien. Qu'en font-ils aujourd'hui lorsque d'un revers de main ils écartent une culture enracinée dans l'histoire de l'humanité ? C'est dans le prolongement de cette idée que l'on pourra affirmer sans conteste que la langue joue un rôle éminemment important à tous les niveaux. Mais quoi qu'affirment certains, les conditions sociales et politiques sont déterminantes. Qui revendique le bilinguisme au Maghreb ? Et au prix de quelles épreuves ? Amrouche et Mammeri peuvent illustrer ce chemin de croix. Cependant l'ambiguïté réside dans le fait que ces écrivains tout en traduisant une histoire collective ne font que revendiquer un statut personnel. Parfois le collectif sert de masque à une ambiguïté personnelle.*

- 54 Or ceux qui s'inscrivent dans ce registre sont souvent ceux qui détiennent un statut et l'inscription de la deuxième langue n'est qu'une manière d'affirmer qu'ils appartiennent à un monde qui leur est spécifique : celui de l'écriture et des écrivains (c'est-à-dire des créateurs) par opposition à tous les autres classés parmi les « apprentis » en langue (des utilisateurs potentiels). Le véritable créateur est celui qui peut faire chanter la langue, la doter d'une musique intérieure en lui faisant porter la marque de son maître, de celui qui peut « la déflorer », c'est-à-dire lui laisser son empreinte personnelle. Aussi la langue, incarnation d'une catégorie sociale déterminée ne peut-elle que représenter les agents qui, à leur tour, la représentent.
- 55 Qu'est-ce qu'une langue qui n'est pas partagée avec le plus grand nombre ? Peut-on considérer qu'il n'y a qu'un mode d'expression, celui que confère la langue ? Qu'en est-il des malentendants qui n'ont pas de langue ? Quelle est leur langue secrète ? Comment voient-ils leur langue ? Il y a la langue certes. Mais qu'est-ce que la langue sans le geste, sans l'image ? sans la voix ? Par-dessus les mots, la voix, l'émotion, le regard donnent un autre ton de langue à la Langue. Qu'est-ce que la langue chez l'amoureux qui, le plus souvent, se passe de lettres voire même de mots ? L'état amoureux rend muet. Les mots dans ce cas ne peuvent dire l'intensité de l'émotion. Jean Amrouche déclarait qu'il ne savait pleurer qu'en kabyle. En la langue et, avec la langue, on peut se convertir en homme, en femme..., en multitudes de métamorphoses..., en ce qu'elle renvoie aux affects, à la sensualité, à l'érotisme et même à l'ambiguïté sexuelle. La langue peut être aussi l'un et l'autre, hétérosexuelle et homosexuelle, comme elle peut être ni l'un ni l'autre, puisque l'agent peut s'identifier à l'androgynie, à l'hermaphrodite, à l'eunuque...
- 56 La langue est un masque, un voile, qui abritent des multitudes d'ambiguïtés habitant l'ambiguïté originelle inhérente à l'être et à son évolution dans le monde.

BIBLIOGRAPHIE

- ARNAUD J., 1986. *La littérature maghrébine de langue française*. Paris, Publisud.
- DERRIDA J., 1980. *La carte postale. De Socrate à Freud et au-delà*. Paris, Ed. Aubier-Flammarion.
- DJEBAR A., 1985. *L'amour, la fantasia*. Paris-Alger, Lattès-Enal.
- HAMROUCHE T., 1975. *L'Amant imaginaire*. Paris, Ed. Morel.
- KHATIBI A., 1983. *Amour bilingue*. Montpellier, Fata Morgana.

NOTES

1. En Algérie du moins, car à partir de la Tunisie, on a l'impression que c'est masculin. Dans les pays du Levant le a final tombe presque régulièrement dans la langue populaire orientale.
2. Université d'Alger, printemps 1980.
3. Séminaire de l'EHESS, avec A. Khatibi, H. Cixous, J. Hassoun, T. Yacine, F. Zimmerman.
4. De l'italien *puttana*.

5. Le héros de Taos rappelle en beaucoup de points Jean Giono qui a été ami de Taos et de Jean. L'attirance entre Aména et Arrens provient de leur appartenance à des cultures dominées. Arrens (comme Giono) est un Provençal écrivant en français.
 6. Les immigrés bigames (ou polygames) se sentent offensés lorsqu'une de leurs femmes n'est pas reconnue par l'Administration.
 7. Emission organisée par Arte, Les bi-nationaux, 17 avril 1999.
 8. Il est parmi les rares Maghrébins à parler du pluralisme linguistique dans ses textes scientifiques.
-

RÉSUMÉS

A partir de la langue conçue instrument de communication, l'auteur tente d'établir dans un premier temps les liens entre langue et statut social en Algérie, en particulier les rapports entre langue autochtone et langue savante en contexte colonial. Cette situation a tout le moins paradoxale a permis dans un deuxième temps de voir comment les francophones – produits durant cette même époque – essaient de contourner la difficulté (inconsciemment s'entend) en faisant de la langue un lieu fantasmatique où se résoud la question du conflit avec l'autre. La réflexion menée par Tassadit Yacine propose au lecteur une interprétation novatrice dans laquelle la langue s'inscrit dans plusieurs registres et tout particulièrement le registre symbolique et sa représentation sexuelle.

On the basis that language is seen as an instrument of communication, the author attempts first of all to establish the links between language and social status in Algeria, and in particular the relations between native language and learned language in a colonial context. This situation, which is paradoxical to say the least, has subsequently shown how the Frenchspeakers – who appeared at this same time – tried to circumvent the difficulty (that is to say, unconsciously) by turning language into a fantastical place where the question of conflict with the other is settled. The train of thought led by Tassadit Yacine offers the reader a new interpretation in which language is expressed in several registers and most particularly the symbolical register and its sexual representation.

INDEX

Mots-clés : langue, pouvoir, représentations sexuelles

Keywords : language, power, sexual representations

AUTEUR

TASSADIT YACINE

EHESS